

Louis Basset, Frédérique Biville, Bernard Colombat,
Pierre Swiggers et Alfons Wouters (dir.),

Bilinguisme et terminologie grammaticale gréco-latine

Orbis/Supplementa, 27

Peeters

Leuven, Paris, Dudley (Ma)

p. 377-394

BILINGUISME EXPLICITE ET BILINGUISME IMPLICITE DANS LES NOMS DES DIVISIONS DE LA GRAMMAIRE SELON ISIDORE DE SEVILLE (ISID. ET. I)

Christian NICOLAS
Université de Lyon, Université Jean Moulin - Lyon 3

Le livre I des *Étymologies* d'Isidore de Séville s'intitule *De grammatica*; le pédagogue s'y emploie, en *bonne* méthode, à définir et à illustrer toute la terminologie grammaticale, ordonnée en sous-systèmes qui se développent selon un plan qui a été indiqué d'emblée. La terminologie commentée, qui, sans être exhaustive, est assez bien organisée, n'est pas originale: Isidore est un compilateur doué et il présente dans cette section des *Étymologies*, comme pour d'autres secteurs du savoir, une vulgate cohérente, dont la matière est, en l'occurrence, nous dit-il, surtout empruntée à Donat (cf. par exemple I, 6, 1 pour le nombre et le nom des parties du discours).

La section 5 du livre I s'intitule elle aussi *De grammatica*: il y est question de l'étymologie du terme *grammatica* et de l'annonce d'un plan, très traditionnel, en trente fiches, certaines très brèves: les huit premières pour les parties du discours¹; suivent la "voix articulée" (mais il n'en parlera en réalité qu'en même temps que des lettres chez les grammairiens, en I, 15, dans un passage très court et sans doute interpolé²), les lettres (15), les syllabes (16), les pieds (17), l'accent (18 et 19), les signes de ponctuation (20), les signes diacritiques divers (21-26), l'orthograph(i)e (27), l'analogie (28), l'étymologie (29), les gloses (30), les *differentiae* (31), les barbarismes (32), les solécismes (33), les erreurs (34), les méta-plasmes (35), les figures de discours (36), les figures de pensée (37), la prose (38), les mètres (39), les fables (40) et l'histoire (41).

Toutes ces divisions, et leurs subdivisions, intéressent donc la *grammatica*, premier des sept arts libéraux, tous évoqués au seuil de l'ouvrage (I, 2) et qui feront, dans le même ordre, l'objet des deux livres suivants / (p. 378) de l'encyclopédie d'Isidore, par groupements cohérents (rhétorique et dialectique: livre II; arithmétique, géométrie, musique, astronomie: livre III).

On voit donc que la grammaire, matière d'un livre entier à elle toute seule, a droit à un

¹ En fait, neuf: le chapitre 6 *De partibus orationis* est une introduction dans laquelle est annoncé le plan suivi pour la description et l'ordre des huit parties du discours, développées une par une, dans l'ordre indiqué, des chapitres 7 à 14 inclus.

² *Et. I*, 4 avait déjà été réservé à l'énumération et à l'explication des lettres.

traitement de faveur et que le plan annoncé et suivi dans le livre I concerne la discipline littéraire dans son entier, prétend donner toute la méthodologie et toute la terminologie utiles à l'interprétation des textes et dépasse de ce fait la matière traditionnelle des *Artes*. Je ne prendrai en compte dans cette étude que les termes participant de la nomenclature grammaticale technique; l'objet est d'examiner, dans cette terminologie latine, la part du grec, présent presque partout, les plus manifestes de ces hellénismes étant bien sûr les emprunts purs et simples.

1. *Emprunts lexicaux:*

Il y a dans la terminologie d'Isidore, continuateur de la vulgate grammaticale latine, de nombreux emprunts lexicaux au grec. Sans prétendre à l'exhaustivité, en voici quelques exemples. Sur les noms des trente divisions annoncées de la grammaire (I, 5, 4), douze sont des emprunts grecs, tous bien implantés voire complètement intégrés: *syllaba*, *orthographia*, *analogia*, *etymologia*, *glossae*, *barbarismi*, *soloecismi*, *metaplasmata*, *tropi*, *metra*, *historiae*; dans les noms des subdivisions du nom, on trouve *synonyma* (I, 7, 14), *homonyma* (I, 7, 15), *patronymica* (I, 7, 20), *ctetica* (I, 7, 21), *epitheta* (I, 7, 22); en outre, dans les subdivisions du genre, accident du nom, *epicoenon* (I, 7, 29), etc.

Or, parmi ces emprunts, certains sont des hyper-emprunts (comme on parle d'hyper-correction): inventés en grec par des auteurs latins, ils sont destinés à illustrer des catégories spécifiquement latines.

Ainsi pour le nom de certains hybrides morphologiques à déclinaison gréco-latine. Dans la typologie des substantifs d'origine grecque, Isidore distingue les *tota Graeca* (I, 7, 11), comme *Callisto*, dont la déclinaison est entièrement celle du grec (au fait, et pour l'ablatif?), les *tota Latina*, qui sont entièrement latinisés comme *Vlixes* pour *Odyseus* (I, 7, 12), et les *media*, mi-grecs mi-latins (I, 7, 13). Ces hybrides, qui latinisent leurs syllabes finales en conservant leur grécité radicale, sont également appelés *notha*, d'un terme grec qui signifie à peu près "bâtard par la mère": ainsi les mots grecs *Alexandros* et *Menandros* devenant en latin *Alexander* et *Menander* (*ibid.*). Cet usage, entériné chez les *grammatici*³, n'est / (p. 379) pas grec: bien évidemment, les grammairiens grecs ne se sont pas préoccupés des hybrides gréco-latins ou latino-grecs. Mais ce qui est remarquable, c'est que les Latins, pour désigner cette catégorie qui leur est propre, ont choisi un terme grec métaphorique emprunté à la langue juridique: *dicta autem notha, quemadmodum nothus dicitur quisquis de dispari genere nascitur* (*ibid.*), "on les appelle *notha*,

comme on dit *nothus* pour une personne de naissance illégitime”. Certes, les Latins nous disent qu’ils n’ont pas, dans leur langue, lexicalisé cette notion d’“enfant d’une mère illégitime”⁴, mais il leur était loisible, en revanche, de choisir une autre métaphore proprement autochtone, comme par exemple *spurius*, qui signifie “enfant de père inconnu”⁵ ou *degener*, qui désigne “l’enfant illégitime”, mais aussi l’“hybride” animal et même, dans une métaphore linguistique, la langue “mixte”⁶. *Notha* est donc bien un emprunt au grec, mais ce n’est pas un terme grammatical au départ.

De même, il y a chez Isidore, qui l’emprunte à d’autres *grammatici*, des termes grammaticaux entièrement grecs d’apparence, mais qui sont créés de toutes pièces par les Latins à l’usage du latin. Ainsi, pour classer les noms selon le nombre de formes casuelles distinctes qu’ils manifestent dans leur déclinaison au singulier, Isidore utilise la série dégressive *pentaptota*, *tetraptota*, *triptota*, *diptota* et *monoptota*. On connaît ces termes en grec⁷. Mais *unus*, qui a six formes distinctes au singulier, fait partie de ce fait des *hexaptota nomina* (I, 7, 33): le terme *hexaptota*, formé par analogie pour compléter une série cohérente, est tout aussi grec d’apparence que *pentaptota*, mais il ne saurait être adapté au grec qui ignore le sixième cas⁸... / (p. 380)

³ Cf. par exemple Donat, *G.L.* IV, 373.20; Servius, IV, 429.31; Sergius, IV, 538.6.

⁴ Cf. Quint. 3, 6, 97 *nothum, qui non sit legitimus, Graeci uocant; Latinum rei nomen (...) non habemus* “les Grecs appellent *nothos* l’enfant illégitime. Nous n’avons pas de mot latin pour cette notion”; Serv. *ad Aen.* 7, 283 *nothus est nomen Graecum, nam Latine quemadmodum dicatur non est* “*Nothus* est un mot grec, car il n’y a pas de moyen de le dire en latin”; Isid. *Et.* 9, 5, 23 *nothus dicitur qui de patre nobili et de matre ignobili gignitur, sicut ex concubina. Est autem hoc nomen Graecum et in Latinitate deficit* “on appelle *nothus* celui qui est né de l’union d’un père de bonne naissance et d’une mère de basse extraction, par exemple une concubine. C’est un mot grec qui manque en latin”.

⁵ Cf. Isid. 9, 5, 24: *Item spurius patre incerto, matre uidua genitus* “*Spurius* désigne l’enfant né d’un père inconnu et d’une mère veuve”.

⁶ *Degener* m’a été suggéré, lors de la communication orale, par Frédérique Biville.

⁷ Cf. par exemple Schol. *Vatic. in artis Dion.* § 12, *G.G.* I.2, 230.37 sq: τῶν δὲ ὀνομάτων τὰ μὲν μονόπτωτα, τὰ δὲ δίπτωτα, τὰ δὲ τρίπτωτα, τὰ δὲ τετράπτωτα, τὰ δὲ πεντάπτωτα. On connaît en outre ἄπτωτα (*G.G.* I.2, 359.29) “parmi les noms, certains sont à un seul cas, d’autres à deux cas, d’autres à trois, d’autres à quatre, les autres à cinq”.

⁸ Même série, mais dans un ordre progressif, chez Donat, *G.L.* IV 377, 23. Probus préfère latiniser ces termes: cf. *G.L.* IV, 121.9: *sunt nomina senaria, ut puta unus; sunt nomina quinaria, ut puta doctus; sunt nomina quaternaria, ut puta niger; sunt nomina ternaria, ut puta statare; sunt nomina binaria, ut puta se; sunt nomina monaria, ut puta cornu* “il y a des noms ‘sénares’ comme *unus*, d’autres ‘quinares’, comme *doctus*, des ‘quaternaires’, comme *niger*,

Le grec est donc à ce point sous-jacent au raisonnement linguistique latin qu'il sert, sous couleur d'emprunts de forme, à créer des termes grammaticaux désignant des notions spécifiquement latines qui ne concernent en rien le grec.

2. Adaptations latines:

Outre les emprunts purs au grec (et les hyper-emprunts décrits ci-dessus), le latin grammatical utilise des termes d'allure latine qui sont adaptés du grec.

Isidore offre la particularité de présenter, avec une fréquence plus grande que d'autres auteurs d'*artes*, en regard d'un emprunt lexical technique, un correspondant latin posé comme équivalent. Un stéréotype de ces équivalences bilingues est donné par cet énoncé: I, 7, 22 *Epitheta, quae Latine adiectiua uel superposita appellantur*. Le système d'équivalences est très clair: comme le terme grec, qui, le plus souvent, a été créé par la vulgate grammaticale grecque pour une désignation technique spécifique, se trouve avoir une motivation forte, le terme latin se contente le plus souvent de décalquer la structure interne de son modèle. D'où parfois, plusieurs possibilités, à cause de la polysémie inhérente aux lexèmes choisis: *epi-* vaut-il plutôt *ad-* ou *super-*? *-theton* est-il bien traduit par *-iectium*? La meilleure équivalence ne serait-elle pas, au fond, *appositum*, compromis entre les deux options proposées⁹?

Les binômes de ce genre sont assez nombreux chez Isidore: ainsi en I, 7, 21-22 *Ctetica, id est possessiua* (...) propose une équation sémantique entre *κτάομαι* et *possideo*, une équivalence suffixale entre *-ικός* et *-iuus* et une règle dérivationnelle. De même avec I, 17, 21 ...*arsis et thesis, id est eleuatio et positio*; I, 19, 3 *Περισπωμένη id est circumflexus*; I, 20, 1 *Has Graeci θέσεις uocant, Latini posituras*, etc.

Si le plus souvent le décalque latin mis en balance à côté d'un terme grec est bien construit, on peut voir qu'occasionnellement Isidore propose une / (p. 381) équivalence latine plutôt mal formée. Ainsi avec I, 7, 15 *homonyma, hoc est uninomia*: *uni-* n'est pas un parèdre parfait de *όμο-*, *-nomia* est mal dérivé de *nomen* (on attendrait une finale adjectivale en *-nominus* ou en *-nominalis*). Pire encore avec le correspondant explicite qu'Isidore donne de *συνωνυμα*: I, 7, 14

des 'ternaires', comme *statare*, des 'binaires' comme *se* (?), des 'monaires' comme *cornu* (?)". On notera que la formation de *monaria* est franchement défectueuse et trahit l'influence inconsciente du modèle *μονόπρωτα*.

⁹ Pour une autre application possible d'*appositum* en grammaire, cf. Colombat (1999: 84-85). Sur les rapports entre les termes *adiectium*, *appositum*, *epitheton*, cf. Colombat (1992 a: 7 et 1992 b: 104 sq.).

Synonyma, hoc est plurinomia. Le terme latin *plurinomia*, qui semble être une création isidorienne, offre le même défaut qu'*uninomia* dans sa finale; mais surtout, ce n'est pas *συνώνυμα* qui est décalqué, mais *πολύνυμα*, les deux termes étant réputés équivalents¹⁰. De même, on lit chez Isidore, comme subdivision du nom, *uerbialia* (désignant les substantifs déverbaux, comme *lector*: cf. *Et.* I, 7, 25); mais on préférerait le *uerbalia* que Charisius (*G.L.* I, 154.21) met explicitement en relation avec sa source grecque *ῥηματικά* (qu'on trouve par exemple chez Denys le Thrace, *G.G.* I.1, 29.3), dont il est le décalque absolu.

Hormis ces bévues, Isidore utilise en général des calques morphologiques efficaces et bien formés. Ce procédé de reproduction de la structure interne du terme modèle ressemble à ces définitions analytiques de termes grecs très motivés, comme celles que donne Donat de la plupart des *schemata* dans *G.L.* IV, 397.11 sq. (= *Ars* III, 5 *De schematibus*), et dans lesquelles un ou plusieurs termes latins du définiens ont vocation à représenter la forme interne du definiendum: *Prolepsis est praesumptio rerum ordine secutarum (...)*. *Zeugma est unius uerbi conclusio diuersis clausulis apte coniuncta (...)*. *Hypozeuxis est figura superiori contraria, ubi diuersa uerba singulis <quibusque> clausulis <proprie> subiunguntur (...)*. *Syllepsis est dissimilium clausularum per unum uerbum conglutinata conceptio etc.* Mais chez Isidore, avec une densité plus grande que dans ces définitions, l'élément latin du binôme paraît fonctionner comme un terme à part entière, susceptible de remplacer l'hellénisme.

On s'aperçoit en réalité qu'Isidore, après avoir proposé ces binômes bilingues, peut n'utiliser dans la suite de l'exposé que le terme grec, entériné par la vulgate; le terme latin n'est donc malgré les apparences qu'un moyen métalinguistique de focaliser sur la forme interne du technicisme grec, dans un propos encyclopédique dont la vocation première est, bien sûr, étymologique. *Adiectiuum* ou *superpositum* servent à éclairer le sens parallèle d'*epitheton*, que son sens fonctionnel a fini par opacifier¹¹. / (p. 382)

Il arrive à Isidore de s'expliquer avec quelque ingénuité sur cette méthodologie du doublon bilingue étymologique. Ainsi pour le nom de la syllabe, en I, 16, 1: *Syllaba Graece, Latine conceptio siue complexio dicitur. Nam syllaba dicta est ἀπὸ τοῦ συλλαμβάνειν τὰ γράμματα, id est a*

¹⁰ Cf. Lallot (2001 b) et la source probable d'Isidore, Donat: *G.L.* I, 373.22 *sunt alia synonyma uel polyonyma...* Isidore a fait un raccourci malencontreux, à moins qu'il ne s'agisse d'un problème de transmission du texte.

¹¹ *Sens parallèle/sens fonctionnel*: terminologie de Fruyt (1994 et 1996).

*conceptione litterarum. Sullambavnein enim dicitur concipere*¹² “Syllaba est un mot grec, qui peut se dire en latin *conceptio* ou *complexio*. Car *syllaba* vient de *συλλαμβάνειν τὰ γράμματα*, c’est-à-dire *concipere litteras* (‘rassembler des lettres’). De fait, *συλλαμβάνειν* se dit *concipere*”. Ou pour le nom de l’accent en I, 18, 1: **Accentus**, qui Graece **prosodia** dicitur [ex Graeco nomen accepit]. Nam Graece *πρός*, Latine ‘ad’, ὡδή Graece, Latine ‘cantus’ est. Hoc enim nomen de uerbo ad uerbum expressum est¹³.

Cette dernière remarque souligne le caractère volontariste du décalque morphème par morphème: l’expression *de uerbo ad uerbum* est une variante du tour cicéronien *uerbum ex uerbo*, à partir duquel j’ai créé le terme de “*verbumexverbalité*” (abrégé en VV) pour désigner une méthodologie de calcul chiffré de la ressemblance morpho-sémantique affichée entre les deux termes d’un binôme bilingue¹⁴. De ces indications isidoriennes, on peut inférer que, lorsque le modèle grec (si modèle il y a) reste implicite, le technicisme latin correspondant a chance d’avoir sinon une VV maximum par rapport au terme souche, du moins un certain taux de connivence morpho-sémantique. La reconstitution du modèle implicite est donc *a priori* facile.

C’est clairement le cas pour les noms des parties du discours. On sait que sur les huit catégories de la vulgate latine, seul le nom de l’*interiectio* est authentiquement latin: le latin, dépourvu de l’article, et soucieux d’avoir le même nombre de parties du discours que dans la vulgate grecque, a dégagé l’interjection de la catégorie de l’adverbe où le grec l’avait cantonnée. Denys le Thrace présente des sous-catégories d’adverbes, classés selon des critères sémantiques. Parmi ceux qui expriment des sentiments ou des mouvements psychologiques, on trouve les *σχετλιαστικά* (G.G. I.1, 77.1), que Lallot 1989 (p. 63) traduit “les adverbes de plainte”, les *ἐυχῆς σημαντικά* (G.G. I.1, 76.4), “les adverbes qui signifient un souhait” (Lallot 1989, *ibid.*), les *θαυμαστικά* (G.G. I.1, 80.1), / (p. 383) “adverbes d’étonnement” (*ibid.*), les *παρακλεύσεως* (G.G. I.1, 82.1), “adverbes d’exhortation” (*ibid.*) et les *θειασμοῦ* (G.G. I.1, 86.1), “adverbes de possession divine” (*ibid.*), qu’Apollonios Dyscole (G.G. II.1.1 [Adv.], 121.21) appelle *εὐαστικά*. Ce sont ces adverbes qui deviendront les *interiectiones* des Latins et ce qui était typologique en

¹² Le texte cité est à peu près celui de Servius, G.L. IV, 423.11: *Syllaba dicta est ex Graeco uocabulo, ἀπὸ τοῦ συλλαμβάνειν τὰ γράμματα, id est a conceptione litterarum.*

¹³ “Accentus, qui se dit *prosodia* en grec, tire son nom du grec. Car *πρός* en grec correspond à *ad* en latin, ὡδή à *cantus*. C’est un néologisme par décalque formel”.

¹⁴ Cf. Nicolas (2000).

grec devient partie intégrante de la définition latine: d'où l'abondance, chez les *Grammatici*, d'occurrences de verbes comme *dolere* (pour l'équivalence avec *σχετλιαστικά*¹⁵), *hortari* (*παρακλεύσεως*), *optare* (*εὐχῆς σημαντικά*), *mirari* (*θαυμαστικά*), *bacchari* (*εὐαστικά*) ou expressions équivalentes¹⁶. Mais le mot métalinguistique *interiectio* paraît avoir été pensé d'emblée en latin et pour le latin. Sa forme est assez systématiquement expliquée par le caractère décalé, "intercalé", de l'interjection dans l'énoncé: ainsi l'étymologie qu'en donne Isidore en I, 14: *Interiectio uocata, quia sermonibus interiecta, id est interposita, affectum commoti animi exprimit* "On l'appelle *inter-jection* parce qu'elle est *inter-jetée*, c'est-à-dire mise au milieu des paroles pour exprimer des affects psychiques". Le terme *interiectio* n'est pas un hellénisme.

Mais ce qui est remarquable, c'est que l'étymologie des autres parties du discours est uniment présentée chez Isidore comme tout aussi latino-latine que celle d'*interiectio*, malgré l'évidence massive de l'adaptation hyper-motivée d'un modèle grec. Hormis en effet *nomen* et *uerbum*, qui sont des hellénismes plus indirects, représentant la catégorie multiforme des calques sémantiques, respectivement de *ὄνομα* et de *ῥῆμα*, et pour lesquels Isidore, suivant en cela la tradition, propose de toute façon une étymologie intra-latine¹⁷, les noms des cinq autres parties du discours sont

¹⁵ Cf. la note d'Uhlig à G.G. I.1, 77.1: *huiusmodi voculas Latini non in adverbiorum, sed in interiectionum numero habebant. Significant eas saepissime dolendi verbo* "Les Latins ont rangé les petits mots de ce genre non pas dans la catégorie des adverbes, mais dans celle des interjections. Ils les définissent fréquemment au moyen du verbe *dolere*". Cf. aussi la note 10 de Lallot (1989: 224). Chez Isidore I, 14 *De interiectione*, on trouve *exultante*, ***dolente***, *irascente*, *timente*.

¹⁶ Cf. Probus, G.L. IV, 146, 4: *aut enim dolemus, ut puta heu hei o eheu ue, aut laetamur, ut puta ua, aut miramur, ut puta babae, papae, aut bacchamur, ut puta euhoe*; Donat G.L. IV, 366, 15: *aut dolorem, ut heu, aut admirationem, ut papae...*; Donat G.L. IV, 391, 27: *aut optantis, ut o; aut dolentis, ut heu...*; Sergius G.L. IV, 443, 24: *dolentis...*

¹⁷ I, 7, 1 *Nomen dictum quasi notamen* (rapprochement qui court un peu partout chez les *grammatici*); I, 9, 1 *Verbum dictum eo quod uerberato aere sonat* "Verbum se dit ainsi parce qu'il résonne à cause de l'air frappé (*uerberato*)". Isidore n'envisage pas le cas de la création lexicale par calque sémantique par la quatrième proportionnelle, du type "les Grecs, pour l'identité d'une personne, disent *ὄνομα*; nous, nous disons *nomen*; or ils utilisent ce même terme *ὄνομα* pour désigner une catégorie grammaticale; il nous suffit donc de dire nous aussi *nomen* pour cette notion nouvelle". De fait, une telle pratique ne serait pas pour lui une étymologie: pour qu'il y ait étymologie, il faut soit dire que le mot est étranger (c'est-à-dire que c'est un emprunt lexical: exemple *notha*, supra), soit l'expliquer par une traduction *uerbum ex uerbo* du grec (c'est-à-dire que c'est un calque morphologique: par exemple *accentus*/*προσφῶν*, supra), soit l'expliquer par voie latino-latine, ce qui implique une connivence phonétique

tous des décalques absolus de leur modèle grec, ce dont l'étymologiste ne dit rien: / (p. 384)

-*pronomen* est à *nomen* ce que *ἄντωνυμία* est à *ὄνομα*; mais Isidore se contente d'insister sur le rapport entre *pronomen* et *nomen* et non sur celui entre *pronomen* et *ἄντωνυμία*, comme si cette désignation par hypostase était toute naturelle en latin: I, 8, 1 *Pronomen dictum quia pro uice nominis ponitur*¹⁸ “on l'appelle *pro-nom* parce qu'il se met à la place du nom”;

-*aduerbium*, également bâti sur une hypostase, et surtout décalque *δ'ἐπίρρημα*, est seulement expliqué dans son rapport à *uerbum*: I, 10 *Inde ergo dictum aduerbium, quod semper uerbo iunctum adinpleatur* “il tire donc son nom d'*ad-verbe* parce qu'il est complété par un verbe auquel il est joint”;

-*participium*, en I, 11, est expliqué *quod nominis et uerbi capiat partes, quasi participium* “il joue le rôle d'un nom et d'un verbe, c'est pour ainsi dire un *parti-capium*”, sans référence au décalque (assez indirect) de la forme interne de *μετοχή*, et comme si *participium* procédait d'un plus ancien *participium*, qui n'a bien sûr jamais existé;

-*coniunctio*, décalque parfait de *σύνδεσμος*, est justifié comme un terme fondamentalement autochtone, *quod sensus sententiasque coniungat* (I, 12, 1)¹⁹ “la con-jonction (...) sert à con-joindre...”;

-*praepositio* tire son nom *quod nominibus praeponeatur et uerbis* “parce qu'elle se *positionne devant* noms et verbes” (I, 13); il suffit pourtant de suivre le processus du décalque absolu en sens inverse pour retrouver le modèle implicite *πρόθεσις*²⁰. / (p. 385)

Cette manière de procéder, par explication tautologique (du type *coniunctio/coniungere*), est relativement constante. Ainsi, il n'y a pas plus de différence de traitement entre les noms latins des cas qu'il n'y en a entre ceux des parties du discours: les termes inspirés par le grec et ceux

directement perceptible entre le mot expliqué et l'étymon (*nomen/notamen*; *uerbum/uerberare*). La difficulté de repérer un hellénisme indirect dans un mot immotivé comme *uerbum* est réelle, et c'est là tout le caractère insidieux du calque sémantique: le grammairien latin croit de bonne foi être dans de l'authentiquement latin en disant *uerbum*, dans lequel il voit seulement un correspondant sémantique de *ῥῆμα*, au lieu d'y voir une traduction technique spécifique et motivée qui s'apparente à l'emprunt sans la forme. Cf. Nicolas (1996).

¹⁸ Cf. Lallot (2001 b) et Lenoble, Swiggers & Wouters (2001).

¹⁹ Explication tautologique par le verbe *coniungere*, comme chez Servius, *G.L.* IV, 418.4, Pompeius, *G.L.* V, 73.8, etc. Cf. Baratin (1989: 49-50).

²⁰ Sur le nom de ces parties du discours en grec, les fluctuations, et l'histoire d'un ensemble terminologique assez composite, cf. Lallot (1999).

qui n'y ont pas de correspondant (interjection là et ablatif ici) sont définis selon une méthode unitaire:

-**nominatiuus** *casus dictus quia per eum aliquid nominamus, ut 'hic magister'* (I, 7, 31) “on dit *nominatif* parce que c'est par ce cas que l'on nomme: exemple *hic magister*”;

-**genetiuus**, *quia per eum genus cuiuscumque quaerimus (...), ut 'huius magistri filius'* (ibid.) “...*génitif*, parce que c'est par ce cas que l'on demande l'origine (*genus*) de quelqu'un: exemple *huius magistri filius*”;

-**datiuus**, *quia per eum nos dare alicui aliquid demonstramus, ut 'da huic magistro'* (I, 7, 32) “*datif*, parce que c'est par ce cas que l'on montre que nous *donnons* quelque chose à quelqu'un: exemple '*da huic magistro*'”;

-**accusatiuus**, *quia per eum aliquem accusamus, ut 'accuso hunc magistrum'* (ibid.) “*accusatif*, parce que c'est par ce cas que l'on accuse quelqu'un: exemple *accuso hunc magistrum*”;

-**uocatiuus**, *quia per eum aliquem uocamus, ut 'o magister'* (ibid.) “*vocatif*, parce que c'est le cas par lequel on appelle (*uocare*) quelqu'un: exemple *o magister*”;

-**ablatiuus**, *quia per eum nos auferre aliquid cuiquam significamus, ut 'aufer a magistro'* (ibid.) “*ablatif*, parce que c'est par ce cas qu'on signifie qu'on enlève (*auferre*) quelque chose à quelqu'un: exemple *aufer a magistro*”.

Ablatiuus est analogiquement formé comme les autres désignations latines, avec le même complexe suffixal, et l'explication étymologique et l'exemplification qui en sont données sont, sur le plan de la méthode, strictement superposables à celles qui ont cours pour le datif et l'accusatif. Comme il est certain que l'ablatif, le *casus Latinus* comme Varron l'appelle occasionnellement (cf. Baratin (1989: 354); également Donat *G.L.* IV, 377.17), ne tire pas son nom d'un modèle grec, et comme la méthode de présentation des six cas est uniforme, tout porte à croire que les noms des six cas latins sont proprement autochtones. Or les cinq cas communs aux deux langues sont tous en latin des décalques fidèles de leurs correspondants terminologiques grecs: *nomina-tiuus* reproduit la forme interne *d'ὀνομασ-τική*, *uoca-tiuus* celle de *κλη-τική*, *accusa-tiuus* celle de *αἰτια-τική*, *gene-tiuus* celle de *γεν-ική*, *da-tiuus* celle de *δο-τική*. Isidore n'en dit rien. / (p. 386)

3- Défauts de la méthode isidorienne:

Isidore, comme la plupart des autres artigraphes, a une pratique d'adaptation des technicismes grecs qui paraît relever un peu de l'aléa. Je n'en donnerai que quelques illustrations, toutes complémentaires.

3.1. dispersion des solutions possibles

En raison d'accidents sémantiques indépendants dans les deux langues en contact (polysémie, homonymie, synonymie...), la recherche volontariste d'équivalences latines s'efforçant de reproduire la forme interne des modèles grecs se heurte à une inévitable dispersion des choix possibles.

Ainsi un même terme latin peut être amené à correspondre, dans des contextes différents, à plusieurs termes grecs. C'est le cas pour *con-ceptio*, qui sert à décalquer *συλ-λαβή* chez Isidore mais *σύλ-ληψις* chez Donat, tous deux cités plus haut: c'est que les deux termes grecs sont bâtis sur les mêmes morphèmes, et dérivent tous deux de *συλλαμβάνειν*.

Inversement, pour rendre l'idée de 'prendre' que l'on trouve présente dans plusieurs technicismes grecs, sous les allomorphes *-λαβή*, *-ληψις* ou *-λήμμα*, on peut trouver plusieurs lexèmes latins différents et tous interchangeables. Par exemple Donat, *G.L.* IV, 368.18, pour définir *syllaba* (qu'Isidore traduit *conceptio*), avait choisi un autre lexème latin: *Syllaba est comprehensio litterarum*. De même, pour d'autres termes grecs bâtis sur quelque allomorphe de *λαμβάνω*, on observera les mêmes tergiversations. Ainsi chez Donat (déjà cité), dans *G.L.* IV, 397.11 sq.: *Prolepsis est praesumptio rerum ordine secutarum*. On retrouve là les hésitations synonymiques dont témoigne un Cicéron, dans l'idiolecte de la philosophie ou de la dialectique, quand il cherche à décalquer *κατά-ληψις* (*Fin.* III, 17): *rerum autem cognitiones, quas uel comprehensiones uel perceptiones uel, si haec uerba aut minus placent aut minus intelleguntur, καταλήψεις appellemus licet*, ou *περόληψις*, qu'il rend tantôt par *adsumptio* (*Div.* II, 108: *adsumptio tamen (quam περόληψιν iidem uocant)...*), tantôt par *anticipatio* (*Nat.* I, 44: *anticipationem (...) ut Epicurus ipse περόληψιν appellauit, quam antea nemo eo uerbo nominarat*), ou *λήμματα* (*Div.* II, 108: *...sumptiones (ea quae λήμματα appellant dialectici, sed nos Latine loqui malumus)...*): un même lexème grec issu de *λαμβάνω* est traduit, apparemment indifféremment, par trois lexèmes latins, allomorphes respectivement de *cipio* (*perceptio*, *anticipatio*, *conceptio*), de *prehendo* (*comprehensio*), de *sumo* (*sumptiones*, / (p. 387) *praesumptio*, *adsumptio*) et l'on a le sentiment que toute autre combinaison (*praeceptio*, *apprehensio*, etc.) remplirait la même fonction.

De la même façon, on rencontre le lexème *ορίζω* dans plusieurs termes du lexique grammatical

grec. Ainsi, chez Denys le Thrace, *ἀόριστον* (G.G. I.1, 39.3) représente une espèce de pronom indéfini (par exemple *ὅστις* ou *ὁπόσος*); il désigne aussi un temps du verbe, l’aoriste (G.G. I.1, 53, 3); avec un autre allomorphe, on trouve *ὠρισμένον* (G.G. I.1, 63.2), désignant, dans la catégorie du pronom, le pronom personnel qui est la marque de personnes “définies”; sous un autre alias encore, Denys le Thrace désigne du nom de *ὀριστική* (G.G. I.1, 47.3) le premier des cinq modes (*ἐγκλίσεις*) du verbe²¹. Pour toutes ces notions, et pour d’autres encore, on est en droit d’attendre systématiquement une correspondance bilingue explicite du type *ὀρίζω/ finire* telle qu’elle est attestée dans d’autres idiolectes²².

Que font les grammairiens latins de ces formations multiples sur base unique? Ils utilisent pour certains termes, sans surprise, la base de *finire*: ainsi l’opposition dionysienne entre les pronoms *ὠρισμένα* et les *ἀόριστα* est rendue par le couple *finita/infinita* (Et. I, 8, 2 et *passim* chez les *grammatici*). En revanche, le nom de l’aoriste, représentant une catégorie spécifique au grec, n’a pas d’équivalent en latin; on se contente alors d’emprunter le terme *aoristus* (Macrobe, *G.L.* V, 615.8) pour désigner l’aoriste grec. Quant au mode verbal *ὀριστική*, il est adapté unanimement sous la forme *indicativus*: l’*ὀρισμός* sous-jacent dans cet *ὀριστική* est ici senti plutôt comme ayant le sens d’“indication” que de “finitude” (Lallot 1989, p. 163). On voit que la base *finire* n’est pas automatiquement appelée par la base *ὀρίζω*. Inversement, on retrouve la base *finis* dans le nom d’un autre mode, l’*infinitivus*, forme entièrement autonome par rapport à son modèle théorique, dans lequel il n’y a pas trace d’une base *ὀρίζω*: l’infinitif grec est nommé *ἀπαρέμφοτος* (littéralement “qui n’exprime rien en plus”: Lallot 1989) et sa forme interne est réellement une entrave au décalque!

Il en résulte une absence de biunivocité entre les nomenclatures des deux langues: / (p. 388)

²¹ Sur le nom des modes, le problème de statut de l’infinitif et de l’indicatif, cf. Lallot (1989: 163-4) et Ildefonse (1997: 372 sq.).

²² Ainsi pour le nom de l’horizon: cf. Cic. *Div.* 2, 92 *illi orbes (...) qui a Graecis ὀρίζοντες nominantur, a nobis finientes rectissime nominari possunt* “ces cercles qui ont le nom d’horizon chez les Grecs pourraient régulièrement chez nous être désignés du nom de *finiens*”. En outre, *ὀρισμός* désigne, de façon un peu générale, la définition. Sur le rapport entre *ὀρισμός* et la famille de *finis*, cf. Nicolas (1996: 243-244).

type de (pro)nom	temps	mode	mode
ἀόριστος / ὠρισμένος	ἀόριστος	ὀριστική (ἐγκλισίς)	ἀπαρέμφατος
<i>infinitus / finitus</i>	<i>aoristus</i>	<i>indicativus (modus)</i>	<i>Infinitivus</i>

Cet état de fait n'est pas gênant en soi (dès lors que chaque terminologie est auto-réglémentée), mais cela aboutit au risque paradoxal d'induire en erreur seulement les lecteurs les plus attentifs: le récepteur bilingue et linguiste, conscient de la formule morphologique par laquelle on décalque en latin des termes grecs, pourrait, dans la situation où le terme modèle resterait implicite (ce qui est le cas de loin le plus fréquent), recomposer une source erronée: de *praesumptio*, on pourrait ainsi remonter aussi bien à *πρόληψις* qu'à *προαίρεσις*, qui est un terme technique dans un autre idiolecte²³. D'*in-fini-tivus*, on devrait remonter théoriquement à *ἀοριστικός*.

3.2. défaut de cohérence dans les traitements de termes sériels

Le transfert terminologique entre les deux langues passe, on l'a dit, par l'un des procédés suivants: emprunt de forme, ou emprunt lexical (*epitheta*); décalque de la forme interne, ou calque morphologique (avec VV maximum: *κτητικά/possessiva*, ou VV plus faible: *μετοχή/participium*); emprunt de sens, ou calque sémantique (*ὄνομα/nomen*; cf. note 17); forme mixte, à la lisière de plusieurs des catégories susdites²⁴. Le choix de tel ou tel processus est assez nettement prédéterminé par la forme même du modèle.

Mais il peut y avoir des termes sériels, notamment des binômes qui se répondent l'un l'autre. Par exemple, dans la question du genre, les Grecs opposent le *γένος κοινόν* et l'*ἐπίκοινον* (cf. Denys

²³ Chez Aristote (*Eth.* 2, 6, 15), ce terme s'oppose à *βούλησις* pour désigner l'effort pour agir, déterminé par l'idée qu'on a de la valeur d'une chose. De même, en partant de *comprehensio* ou de *conceptio*, on peut légitimement remonter à *συναίρεσις* "synérèse", terme que Quintilien traduit par *complexio* (I, 5, 18), qui, chez Isidore sert, concurremment avec *conceptio*, d'équivalent à *συλλαβή*!

²⁴ Parmi ces formes mixtes, on peut prendre pour exemple ce que nous appelons le calque morpho-sémantique; cf. Nicolas (1996: 114-115): le terme latin décalque la forme interne, mais il n'est pas créé *ad hoc*. Il préexiste (comme dans le cas du calque sémantique): ainsi pour les couples *εἶδος/species* ou *πτῶσις/casus*. Également les formations hybrides, comme le *monaria* de Probus (*G.L.* IV, 121.9), cité note 8, ou le *patronomica* de Sergius (*G.L.* IV, 537.7), latinisation mal aboutie de *πατρωνυμικά*, d'où, analogiquement, le monstrueux *auonomica* "qui tire son nom d'un aïeul".

le Thrace G.G. I.1 25.1 et Lallot (1989: 130, note 6)). La première catégorie désigne les mots ayant, selon le référent, le genre masculin ou féminin (comme *enfant* en français); l'autre catégorie caractérise les mots n'ayant qu'un / (p. 389) genre mais pouvant désigner aussi bien un référent mâle que femelle (comme *hirondelle* ou *blaireau*). Isidore²⁵ répond à cette paire grecque bien calibrée *κοινόν/ἐπίκοινων* par un couple latin beaucoup moins performant: *Et. I, 7, 28-29: Commune dictum quia duobus generibus nomen unum communicat, ut 'hic' et 'haec canis'. Cui contrarium est epicoenon, quia utrumque sexum sub uno genere enuntiat, ut 'hic piscis'*²⁶. Comme *κοινόν* n'est pas décomposable en grec, Isidore le rend au moyen de *commune*, calque sémantique; mais se refusant à reproduire la motivation d'*ἐπίκοινων* à partir de *κοινόν*, ce qui donnerait peut-être **supercommune* ou **adcommune*, il se résout, pour désigner l'autre type de genre, à emprunter tel quel *epicoenon*, perdant de ce fait le lien formel qui existait entre les deux termes du binôme grec: il en résulte une évidente perte d'efficacité. Mieux valait, à tout prendre, emprunter le binôme dans son entier, *coenon/epicoenon*.

De même avec le couple de subdivisions du nom qu'on trouve chez Denys le Thrace (G.G. I.1, 35.3-4) et dans toute la vulgate pour distinguer les *πρός τι ἔχοντα* des *ὡς πρὸς τι ἔχοντα* (cf. Lallot (1989: 151, n. 29); Swiggers & Wouters (1999); García-Hernández (1999)). Les premiers désignent les substantifs corrélatifs (García-Hernández 1999), qui fonctionnent par paires d'une manière telle qu'il y a entre eux une "corrélacion d'implication mutuelle (implication forte)" (Swiggers & Wouters 1999: 134): ainsi *pater* implique *filius* et réciproquement (un père n'est père que parce qu'il a un fils); pour les seconds, appelés *ὡς πρὸς τι ἔχοντα*, "la corrélation qui se présente (...) est celle d'une association unidirectionnelle (implication lâche)" (*ibid.*): ainsi pour le couple *dies/nox*, cité par Priscien (G.L. II, 60.19-27), dans lequel l'annulation d'un des deux termes n'annule pas automatiquement l'autre.

Les grammairiens latins proposent des traductions-calques de *ὡς πρὸς τι (ἔχοντα)* par *ad aliquid nomina*, "noms en rapport", et de *ὡς πρὸς τι (ἔχοντα)* par des expressions comme *ad aliquid qualiter se habentia* ou équivalents. On juge facilement du caractère très incommode de ces termes, surtout dans une langue sans article où il est difficile de manier une structure telle que

²⁵ Mais aussi Probus ou Donat: cf. G.L. I, 82.31; 120.4; 355.18; 408.8; 493.37; 538.20...

²⁶ "Le genre commun s'appelle ainsi parce qu'un même nom est en communication avec les deux genres: exemple *canis*, masculin ou féminin. Son contraire est l'épicène, parce qu'il désigne l'un et l'autre sexe sous un seul et même genre: exemple *piscis*, masculin".

ad aliquid comme un authentique substantif. Du coup, très souvent, on garde à côté du décalque latin l'original grec, avec son article (dans des binômes comme Dosithée *G.L.* VII, 397.10 sq. *haec* / (p. 390) *a Graecis τῶν πρὸς τι* *appellantur*, *id est ad aliquid*: cf. références et textes dans Swiggers & Wouters 1999). Mais on peut aussi tenter de créer un substantif latin de meilleure facture. C'est ce que fait l'*Ars Anonyma Bernensis* (*G.L.* VIII, 73.5-10), qui propose en regard d'*ad aliquid* le synonyme *relatiua* "qui est en rapport", beaucoup plus maniable: *Sunt alia ad aliquid dicta, quae ad aliam personam referuntur, quae relatiua dicuntur* (où l'on retrouve la méthode de l'explication tautologique *relatiuus/referuntur*, comme *accusatiuus/accuso*). Quant à Isidore, il opte pour une solution mixte: I, 7, 16-17 ***Relatiua dicta eo quod ad aliam referantur personam*** (...). *Illa autem quae dicuntur ad aliquid qualiter se habentia etc.*²⁷. Mieux valait proposer un binôme *relatiua/quasi relatiua* (cf. la traduction de Lallot (1989: 53) des catégories dionysiennes: "relatifs"/"quasi-relatifs"). Mais en même temps, le choix de *re-lat-ius* est un peu trompeur, car, fortement motivé, il induit un modèle grec qui aurait la forme ἀναφορικός. Or cette catégorie existe et désigne une autre espèce du nom (par exemple τοιοῦτος chez Denys le Thrace, *G.G.* I.1, 40.1: terminologie et typologie confuse, cf. Lallot (1989: 156, n. 36)). Et de fait, *relatiuus* correspond bien à ἀναφορικός dans Isid. *Et.* I, 8, 3 *Relatiua dicuntur quia ad interrogationem referuntur, ut 'quis est?' respondetur 'is est'*²⁸. L'amélioration terminologique apportée par *relatiuus* par rapport au trop peu maniable *ad aliquid* est contrebalancée 1. par la rupture, en latin, du parallélisme net entre *πρὸς τι* et *ὡς πρὸς τι*, dès lors qu'on n'adopte pas un couple tel que *relatiua/quasi relatiua*, 2. par l'intrusion d'une ambiguïté terminologique qui n'existait pas en grec: *πρὸς τι* ≠ ἀναφορικός // (*nomina*) *relatiua* = (*pronomina*) *relatiua*.

3.3. problème du statut des solutions terminologiques multiples

Dernier travers de la méthode isidorienne, très partagé au demeurant dans toute la tradition grammaticale antique: il est difficile de statuer sur la fonction des doublons terminologiques. Dire *ctetica id est possessiua* revient à affirmer qu'une notion unique est susceptible d'être rendue par plusieurs termes. Et cela est particulièrement gênant dans une nomenclature technique. Quel est

²⁷ "On les appelle *relatifs* parce qu'ils ont une *relation* à une autre personne (...). Quant à ceux qui sont appelés *ad aliquid qualiter se habentia*..."

²⁸ "On les appelle *relatifs* parce qu'ils sont en relation avec l'interrogation: par exemple *quis est?* reçoit la réponse *is est*".

le statut du modèle et de son représentant dans ces polynomes bilingues explicites (*syllaba, id est conceptio*) ou implicites (*ad aliquid, quae relatiua dicuntur*)? Sachant que le modèle aussi / (p. 391) peut être un objet variable (*synonyma uel polyonyma*), on a là une cause évidente du retard que peuvent prendre les vulgates grammaticales avant de s'établir consensuellement.

Pour nous contenter de dossiers que j'ai effleurés dans cette étude, qu'on songe à tous les détours que le terme *relatiuus* a dû emprunter pour se fixer en français dans la désignation du (pronom) relatif, alors que l'anaphorique, dont le nom dit en grec au fond exactement la même chose que le terme latin *relatiuus* à qui il sert de modèle, prend une autre place dans la nomenclature²⁹.

De même, le triptyque déjà cité que présente Isidore (*epitheta= adiectiua= superposita*) finira par essaimer. Le remplacement de *superposé* par *apposé*, qui décalque mieux le grec *ἐπίθετον*, permet l'aboutissement dans la nomenclature française du triptyque *adjectif, épithète, apposé*. Les trois termes, synonymes au départ, finissent par se répartir différemment le périmètre cadastral concerné: *adjectif* devient un hyperonyme, *épithète* et *apposé* des co-hyponymes; le premier se fait nature, les deux autres fonctions. Mais ils procèdent tous d'une seule et même origine.

CONCLUSION

La langue des artigraphes latins, dont Isidore n'est qu'un mince représentant, est un idiolecte sous influence. Cette influence du grec, paradoxalement, se sent surtout dans les passages où elle n'est pas explicitement revendiquée. En effet, quand le grammairien latin cite un terme grec, ou crée un terme latin explicitement modélisé à partir du grec, l'autre langue paraît être là en qualité de *special guest star*, et cette exhibition prend toute sa valeur de sa relative rareté. Mais tout le reste du temps, le grec est là sans se montrer, et hormis pour les catégories ou raisonnements spécifiques à l'une des deux langues (ici un aoriste, là un ablatif), tout se passe un peu comme si, pour faire une grammaire latine du latin, il suffisait de traduire en latin une grammaire grecque du grec. Ainsi, ce n'est pas par dissimulation qu'Isidore passe sous silence l'origine grecque implicite de *pronomen* ou de *coniunctio* (cf. supra). C'est parce qu'il traduit (ou, plus souvent, c'est un lointain prédécesseur, qu'il se contente de dupliquer, qui traduit) un texte grec et, par là

²⁹ Sur cette question de terminologie, la recherche orchestrée par B. Colombat sur *Qui, que, quoi*, à paraître dans *Langue française*, devrait permettre de voir plus clair. D'ores et déjà, cf. Swiggers (2001: 404).

même, les termes techniques qu'il y trouve: on peut ainsi rapprocher la vulgate latine / (p. 392) telle qu'elle est représentée par exemple par Isidore, de la vulgate grecque, par exemple dionysienne: *Et. I, 8, 1 pronomen dictum quia pro uice nominis ponitur*/G.G. I.1, 63.2 *ἀντωνυμία ἐστὶ λέξις ἀντὶ ὀνόματος παραλαμβανομένη* ou *Et. I, 13 praepositio dicta quod nominibus praeponatur et uerbis*/ G.G. I.1, 70.2 *πρόθεσις ἐστὶ λέξις προτιθεμένη πάντων τῶν τοῦ λόγου μερῶν*. Au fond, Isidore ne prétend pas trouver une origine latino-latine à *pronomen* ou à *praepositio*, mais une origine gréco-grecque qu'il traduit en latin. Même un relevé d'exemples de grammaire utilisés dans les deux langues montrerait bien souvent aussi la servilité du latin par rapport au grec.

On a donc l'impression de retrouver, non pas sans doute chez tous les grammairiens latins, mais au moins dans les analyses d'Isidore, qui n'est pas un théoricien de la grammaire, cette même porosité interlinguistique fondamentale que l'on peut observer dans les commentaires lexicologiques antiques: si l'étymologie peut se faire *utraque lingua*, comme si c'était non pas sans doute une seule langue, mais une sorte de langue bicéphale à lexique unique (dont le cadre théorique reste évidemment inexpliqué)³⁰, alors on peut imaginer qu'*a fortiori* les Latins ont estimé possible de penser (voire impossible de ne pas penser) la grammaire comme universelle, et transposable à volonté dans une autre langue. Et il a fallu un patient et incessant effort d'indépendance, et sans doute un esprit iconoclaste, pour affranchir progressivement les grammaires vernaculaires occidentales de la tutelle du latin... donc du grec³¹.

Ouvrages cités:

Baratin 1989: Marc Baratin, *La naissance de la syntaxe à Rome*, Minuit.

Colombat 1992 a et b: "L'adjectif: perspectives historique et typologique. Présentation", *Histoire Épistémologie Langage*, 14/I, p. 5-23; "L'adjectif dans la tradition latine: vers l'autonomisation d'une classe", *ibid.*, p. 101-122. / (p. 393)

Colombat 1999: Bernard Colombat, "Les tribulations de la terminologie grammaticale latine: spécialisation, adaptation, déformation, (re)motivation", *La terminologie linguistique, Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, nouvelle série, 6, Peeters, 67-97.

³⁰ Cf. Nicolas (2001).

³¹ La pensée linguistique s'en affranchit sans doute au fil du temps, mais non pas nécessairement la terminologie, longtemps simplement réadaptée à partir des mêmes ingrédients hérités des calques latins de mots grecs. Cf. Colombat (1999) et Lallot (1999).

- Colombat & Savelli: Bernard Colombat et Marie Savelli (éd.), *Métalangage et terminologie linguistique*, Actes du colloque international de Grenoble III, 14-16 mai 1998, Orbis Supplementa, Peeters, Louvain, 2001, 2 tomes.
- Et.: *Étymologies* d'Isidore de Séville = Isidori Hispalensis episcopi *Etymologiarum siue Originum Libri XX* recognovit (...) W.M. Lindsay, Oxford Class. Texts, 1911.
- Fruyt 1994: Michèle Fruyt, "Lexique et conscience linguistique en latin: la motivation", *Mélanges Kerlouégan*, Belles Lettres, 255-267.
- Fruyt 1996: Michèle Fruyt, "Lexique et conscience linguistique en latin: sens fonctionnel et sens parallèle", *Structures du latin* (M. Fruyt et C. Moussy éd.), *Lingua Latina*, 3, P.U.P.S., 97-119.
- García-Hernández 1999: Benjamín García-Hernández, "Nomina relatiua. Termes complémentaires chez les grammairiens latins", *Conceptions latines du sens et de la signification* (Marc Baratin et Claude Moussy éd.), *Lingua Latina* 5, P.U.P.S., 143-154.
- G.G. I.1-3: *Grammatici Graeci*, pars prima, volumen primum: *Dionysii Thracis Ars Grammatica*, éd. G. Uhlig; volumen secundum: *Supplementa Artis Dionysianae Vetusta*, éd. G. Uhlig; volumen tertium: *Scholia in Dionysii Thracis Artem Grammaticam*, éd. A. Hilgard; Teubner, Leipzig, 1883 [Olms, Hildesheim, 1965].
- G.L.: H. Keil, *Grammatici Latini*, I-VIII, Teubner, Leipzig, 1855-1880 [Olms, Hildesheim, 1961].
- Ildefonse 1997: Frédérique Ildefonse, *La naissance de la syntaxe dans l'Antiquité grecque*, Vrin.
- Lallot 1989: Jean Lallot, *La grammaire de Denys le Thrace*, traduction annotée, éditions du CNRS.
- Lallot 1999: Jean Lallot, "Strates chronologiques dans le lexique technique des grammairiens grecs: l'exemple des noms du partie du discours", *La terminologie linguistique, Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, nouvelle série, 6, Peeters, 51-66.
- Lallot 2001 a: Jean Lallot, "L'enjeu de la terminologie: le(s) nom(s) grec(s) du pronom", dans Colombat & Savelli, *op. cit.*, I, p. 265-274.
- Lallot 2001 b: Jean Lallot, "*Homonymia*: tribulations d'un concept entre philosophie et grammaire", communication à la journée d'études "Homonymie et synonymie dans les lexiques grec et latin", Rouen, 19 octobre 2001, à paraître dans les Actes chez de Boccard.
- Lenoble, Swiggers & Wouters 2001: Muriel Lenoble, Pierre Swiggers et Alfons Wouters, "Étude comparative des dénominations de catégories grammaticales dans les textes artigraphiques latins de l'Antiquité", dans Colombat & Savelli, *op. cit.*, I, p. 275-291.
- Nicolas 1996: Christian Nicolas, *Utraque lingua. Le calque sémantique, domaine gréco-latin*, Bibliothèque d'Études Classiques, Peeters.
- Nicolas 2000: Christian Nicolas, "La néologie technique par traduction et le concept de verbumexverbalité", *La création lexicale en latin* (Michèle Fruyt et Christian Nicolas éd.), *Lingua Latina* 6, P.U.P.S., 109-146.
- Nicolas 2001: Christian Nicolas, "Collisions homonymiques bilingues dans les commentaires lexicologiques grecs et latins", communication à la journée d'études "Homonymie et synonymie dans les lexiques grec et latin", Rouen, 19 octobre 2001, à paraître dans les Actes chez de Boccard.
- Swiggers 2001: Pierre Swiggers, "La terminologie de la description du pronom dans la grammaire française du seizième siècle", dans Colombat & Savelli, *op. cit.*, I, p. 395-412. / (p. 394)
- Swiggers & Wouters 1999: Pierre Swiggers et Alfons Wouters, "Les noms *ad aliquid* et *aliquid qualiter* chez les

grammairiens latins”, *Conceptions latines du sens et de la signification* (Marc Baratin et Claude Moussy éd.), *Lingua Latina* 5, P.U.P.S., 127-142.